

# L'ŒUVRE DE PAQUES DU "GAULOIS"

## LE TIRAGE DES 12 SURPRISES

Le tirage aura lieu le samedi 22 mai.  
Nous prions nos abonnés de conserver soigneusement la bande du *Gaulois* portant la date du 20 mai.

LE

# Juif-Errant de la Mer

L'Opéra-Comique donne, ce soir, la première représentation à Paris du *Vaisseau fantôme* de Richard Wagner. Je dis « à Paris », pour une raison très simple : c'est que l'œuvre de jeunesse du maître a déjà été représentée en France, il y a plusieurs années. Le théâtre de Lille en offrit la belle primeur au public flamand, de même que le théâtre de Rouen offrit au public normand les trois actes de *Lohengrin*. Il ne faut jamais négliger une occasion de rendre justice à nos provinces. La brillante interprétation des *Maîtres chanteurs*, à Lyon, cet hiver même, a prouvé à quel point nos centres provinciaux entendent se faire honneur de leurs ressources et je me réjouis d'avoir à le rappeler.

Que nos Parisiens, à présent, ne se rendent pas au spectacle avec l'illusion qu'ils vont entendre un drame musical de cet épanouissement de génie et d'expérience sur lequel le temps est sans prise. On doit assister au *Vaisseau fantôme* en des dispositions particulières — j'entends en pleine connaissance de la genèse de cet ouvrage et de la place qu'il tient, tout ensemble, dans l'histoire de Wagner et dans l'évolution de la musique.

En écrivant le poème, l'auteur prit conscience des vertus de la légende pour le développement du drame lyrique le plus haut et le plus pur. En écrivant la partition il prit pareillement conscience de l'organisme du leit-motiv, par lequel la véritable vie symphonique s'empare de l'action théâtrale. Ces deux faits sont d'une telle importance qu'il est nécessaire de les mettre en saillie. En deux mots, d'aucuns pourront trouver le *Vaisseau fantôme* démodé en certaines parties et personne n'en disconviendra parmi les wagnériens. Il n'en est pas moins vrai que cet opéra est l'authentique bouton où s'éveillait la fleur sublime destinée à si vite éclore.

En 1838, Richard Wagner remplissait au théâtre de Riga les fonctions de chef d'orchestre. Le répertoire ne se composait guère que de partitions italiennes, dont le dédain, peu à peu, se glissait en l'esprit du fervent musicien. Tourmenté d'aspirations que lui-même ne parvenait pas encore à définir, il avait mis en train un grand opéra dans le mode meyerbeerien sur le sujet de *Rienzi*. Deux actes entiers en étaient terminés. Paris lui sembla tout d'un coup la ville unique où son rêve s'incarnerait en puissance et magnificence. Dès lors, l'urgence de se fixer à Paris s'imposait à sa pensée. Bref, la saison dramatique n'était pas achevée depuis trois jours qu'il s'embarquait sur un petit voilier en partance pour Londres. De l'Angleterre, il gagnerait aussitôt la France et son sort s'y dessinait.

Ah ! quel voyage ! Le bateau, le long des côtes de Norvège, fut assailli coup sur coup par trois tempêtes. Des deux premières, il sortit très endommagé, mais susceptible de suivre encore sa route. La troisième le jeta, désemparé, dans un port de secours. Wagner, imaginaire et enclin à mêler aux événements la grandeur de ses songes, ne fut pas sans se souvenir d'une fable populaire que son illustre compatriote Henri Heine avait recueillie. Aux matelots sa curiosité demanda s'ils étaient au fait du conte — et tous le lui récitèrent à leur façon.

« Un jour, lui dirent-ils, en des temps très lointains, un marin de Hollande jura par le diable qu'il doublerait un cap infranchissable, dût-il rester en mer jusqu'au dernier jugement. Le diable résolut de tenir son homme. Le Hollandais devint le prisonnier des océans, condamné à errer de siècle en siècle au milieu des orages, à moins que, par impossible, l'amour d'une femme absolument fidèle fût sa rédemption. Tous les sept ans, quelques jours sont accordés au capitaine maudit pour y éprouver la constance d'une fille d'Eye et, toujours, trompé dans son espoir, il est obligé de remonter à son bord. Le salut ne lui viendra jamais, jamais, jamais, jusqu'à la fin du monde... »

Très frappé de cette légende, le jeune artiste en fut plusieurs semaines obsédé. Mais, sur ces entrefaites, il était arrivé à Paris ; le travail de son *Rienzi* le ressaisissait. Bien loin de lui sembler l'image du Hollandais damné. Et voici que, soudainement, elle surgit de sa mémoire avec tant de force qu'il n'en fut plus maître. Les impressions par lui ressenties au péril de mer faisaient en lui la légende si nette, si vivante, d'une si particulière couleur que, *Rienzi* achevé, il lui devenait impossible de ne pas se consacrer à l'évocation du damné à qui nulle rédemption n'était promise que par l'amour absolu d'une femme.

Et cette corruption du pur amour, du sentiment désintéressé, de l'idéal rédempteur fut, en son génie, si victorieuse que tout son œuvre, on peut l'affirmer, s'en inspira. L'amour de Senta sauve le réprouvé du vaisseau noir aux voiles rouges, l'amour d'Elisabeth sauvera Tannhäuser ; les fautes des chevaliers du Graal seront rachetées par l'ingénuité de Parsifal et, dans la Tétralogie, l'on verra la terre, corrompue au contact de l'or, ne pouvant rien attendre du pur amour immortel. Tel est demeuré le fond de la philosophie wagnérienne.

Les réflexions de l'homme, une fois émues en son cerveau, s'emportent à l'infini, avant même qu'il s'en rende compte. Un sujet légendaire a conquis Wagner « comme émergé, dit-il, des vagues de sa vie » et c'est, en réalité, l'esprit même des légendes qui prend possession de son génie poétique. La légende, c'est la vie à l'état de quintessence, traduite en formes généralisées, à tous intelligibles. C'est la leçon humaine déparée des circonstances, accessoires et transitoires. C'est l'action avec le accès portée sur les sommets où refléorissent naturellement les espérances passées. Elle est l'âme propre de la poésie populaire. Elle sera aussi, pour la même raison, dans sa clarté limpide, dans sa simplicité et sa beauté, l'âme du théâtre musical.

Laissons de côté l'histoire politique, pleine de contingences. Ce qui n'a peut s'expliquer que par de longs acheminements d'intrigue, ce qui ne sort pas des spontanéités de la nature aux prises avec elle-même n'aboutit pas au lyrisme décisif. Un fait d'histoire peut-être touchant et d'enseignement fécond à une légende seule et d'enseignement qu'on le transforme en légende en le dérobant aux vaines complications. A ce prix une intime musique s'en exhale — je veux dire un accent d'universelle sensibilité.

Parvenu à ce degré de compréhension, Wagner raisonne son personnage de Hollandais errant. Il y voit, en un trait mythique, traduit par le peuple, ce sentiment primordial : *l'aspiration au repos après les orages de l'existence*. Alors, sa méditation ne se contient plus. Ecoutez ses paroles :

« Au milieu de la sérénité du monde hellénique, cette aspiration se manifeste dans les erreurs d'Ulysse et dans son désir de retrouver sa patrie, sa maison, ses troupeaux et sa femme. Plus tard, le christianisme ayant répudié les

biens terrestres, l'éternel sentiment eut une incarnation nouvelle : le *Juif errant*. Pour ce marcheur sans but et sans joie, nulle chance de salut terrestre. Nulle délivrance possible en dehors du tombeau.

» A la fin du moyen âge, une soudaine, une ardente impulsion entraîna les peuples vers le passionné mouvement. Elle éclata, surtout, en efforts de découvertes. La mer devint, par la force des choses, le sol mouvant de la vie — non plus la petite mer intérieure du monde hellénique, mais le vaste océan, ceinture de la terre. Ainsi se consumma la rupture avec le monde antique. Le désir d'Ulysse de revoir sa patrie, sa maison, ses troupeaux et sa femme, transformé par les souffrances du Juif errant jusqu'à devenir le désir de la mort, se change en une aspiration indécible vers quelque chose d'inconnu, d'invisible encore, mais déjà fortement pressenti. Or, ce trait, nous le rencontrons, d'une profondeur inouïe, dans le Hollandais volant, mythe d'un peuple navigateur à l'époque historique des grands voyages de découverte.

» Etudions la figure du capitaine damné : elle offre, mis en œuvre par l'esprit populaire, le plus remarquable mélange du caractère du Juif errant et du caractère d'Ulysse. En châtiment de son audace, le marin de Hollande est condamné par le diable à voguer sur les flots, sans relâche, indéfiniment. Comme Ahasvérus, il aspire à la mort ; mais cette délivrance, refusée au Juif errant, lui peut l'obtenir par le sacrifice d'une femme. Aussi, la prédestinée de son salut, il va partout la cherchant. Il ne s'agit plus de la Pénélope d'Ulysse, l'épouse exclusivement attentive aux soins du foyer. Il s'agit de la femme par excellence, encore absente, mais désirée, mais pressentie — la femme infiniment femme — la femme de l'avenir... »

C'est là, pour tout trancher d'un mot, l'éclaircissement superbe du mythe naïf. Qu'on veuille bien écouter le *Vaisseau fantôme* en se souvenant de ces choses : on sentira et l'on verra ce qu'il s'y recèle de noblesse et de grandeur. Peu importe, après cela, que certaines formes musicales aient vieilli. De même que le drame est le point de départ d'une dramaturgie lyrique, basée sur une idée profonde et humaine, la partition est le point de départ d'une musique de théâtre sans précédent, basée sur la symphonie. Le maître avouait qu'ayant composé la ballade où se condense son sujet, l'obsession lui vint de se servir uniquement des motifs de ce récit.

S'il n'y céda pas, il n'en fit pas moins à ces thèmes la place prépondérante en sa symphonie. Ce fut l'origine du leit-motiv. Pour le reste, libre à chacun de noter des emplois de formes mélodiques italiennes ou, plutôt, dérivées des mélodies de Weber. Nous n'oublierons pas, quant à nous, que l'œuvre date de 1839 ; quelle étincelle de beautés que l'on chercherait en vain dans les ouvrages de cette époque ; qu'elle agrandissait tous les horizons et que, par dessus tout, le Juif errant de la mer fut le pilote du génie de Wagner sur l'admirable océan des légendes.

Fourcaud

## Ce qui se passe

GAULOIS-GUIDE

Aujourd'hui

Courses à Vincennes.

Visite au musée Grévin.

LA POLITIQUE

UN DIPTYQUE A LA MADELEINE

Paris verra aujourd'hui, comme en un diptyque peut-être unique dans notre histoire, deux tableaux que nous recommandons aux méditations des philosophes.

Un prince général, que la république a dégradé comme général et banni comme prince, banni en droit du moins, aura pourtant à la Madeleine, au cœur de ce Paris où ont régné pendant tant de siècles ses ancêtres, des obsèques solennelles. L'uniforme de général ne recouvrira pas son cerceuil, mais sur un coussin brilleront au moins l'épée victorieuse de la Smala et la croix qui lui fut décernée sur le champ de bataille. Le chef de la maison militaire du président de la république représentera le chef de l'Etat, et des ministres du gouvernement qui l'a dépouillé feront eux-mêmes escorte au cerceuil, à des titres extrapolitiques. Nous espérons que la république fera, sans trop de mauvaise grâce, à peu près ce que l'opinion publique, par l'unanime concert de ses organes, lui imposait.

Derrière ce premier tableau, si plein d'une mélancolique ironie, vous en verrez un autre plus ironique encore, où la mort ne forcera pas seulement la vie à s'incliner devant elle, mais où elle réunira à ses pieds, pour une heure, le passé et le présent, et les deux rivaux de l'avenir.

Oui, la femme du chef de cette dynastie nationale, dont le duc d'Aumale était la personnalité la plus illustre, Madame la duchesse d'Orléans, rappellera à tous les gloires du passé momentanément réunies avec le présent. La monarchie et la république salueront ensemble la dépouille du vainqueur de la Smala avant de reprendre les armes l'une contre l'autre.

Ce diptyque porte en lui son enseignement, et le lecteur a déjà mesuré ce qu'il y a de grandiose, de tragique et de triste dans le spectacle de ces deux France que la mort seule peut rapprocher sans les réunir. Mais tout le monde devra, obéissant aux ordres de Monsieur le duc d'Orléans, se rappeler que, si généreuse qu'en fût l'intention, aucune manifestation ne saurait se produire. Des obsèques ne sont pas un banquet. — L. DESMOUTINS.

## ÉCHOS DE PARIS

Tout Paris était hier au Bois de Boulogne, et il ne semble pas que la menace de l'ondée suspendue toute la journée sur les têtes ait en rien influencé les promeneurs ordinaires du dimanche.

L'intérêt de la journée était d'ailleurs tout de ce côté, puisqu'il y avait courses à Longchamps et que l'arrivée de la course Paris-Bordeaux devait avoir lieu dans la journée.

Aussi quelle cohue ! Les voitures, les cavaliers, les cyclistes et les piétons, innombrables, vont, viennent, s'entrecroisent, s'évitent et se rencontrent aussi. C'est le passage bruyant d'une voiture automobile, c'est la courte vision d'un cycle à moteur, d'un tricyle à pétrole de forme étrange, qui file en rampant, bizarre animal de rêve, et qui disparaît brusquement au détour d'une allée...

Des grelots, des sonnettes, des cloches, des trompes, des échappements de vapeur, des bruits de ferrailles et, presque indistincts dans ce tohu-bohu, quelques claquements de fouets et quelques avertissements verbaux de cochers, déjà démodés !

Que seront donc les rues de Paris, non pas au vingtième siècle, mais dans six mois !

A la réunion du comité de souscription pour les œuvres du Bazar de la Charité, Mme la comtesse Greffulhe ayant émis l'idée d'élever un monument aux victimes de la catastrophe, plusieurs personnes lui ont envoyé spontanément leur souscription pour la réalisation de ce projet.

Elle nous prie d'enregistrer les souscriptions suivantes ; nous nous empressons de déférer à ce vœu, en espérant que ce premier élan ne s'arrêtera pas.

M. le baron de Zuylen de Nyevelt.....	10.000 »
Mme Edouard André.....	5.000 »
M. Alfred Moreau.....	10 »
Un anonyme.....	50 »